

Comme tant d'autres, la Neuchâteloise Ida Blanchard est partie enseigner le français au tournant du XIXe siècle. Sa vision des grandes familles d'Europe constitue un document passionnant.

Par Isabelle Rüf

La noblesse, vue d'en bas

Ida Blanchard

Les Grandes Maisons
Une institutrice neuchâteloise
chez les nobles, 1879-1918

Editions d'en bas, 236 p.

Elles sont légion, ces jeunes Romandes qui ont cherché du travail dans les bonnes familles d'Europe, avant la guerre de 14. Pauvres, éduquées et sérieuses, elles enseignaient le français aux rejetons de l'aristocratie, de Londres à Saint-Petersbourg. Leurs aventures ont laissé peu de traces: le témoignage d'Ida Blanchard n'en est que plus précieux. Avant sa mort, en 1946, dans sa retraite de Peseux, la Neuchâteloise convoque les souvenirs des décennies consacrées à l'éducation des nobliaux, de 1879 à 1918, date de son retour en Suisse. Ce tapuscrit, écrit (ou dicté) à l'attention de «ses chères amies», a été déniché récemment par le professeur Paul Hugger. Il portait, sous le titre *Pénombres*, les seules initiales

M.I.B. et l'indication d'une naissance à Courtelary en 1860. Les recherches auprès de l'état civil ont établi les origines de Marie Ida Blanchard. Mais d'elle, on ne saura pas grand-chose: si la vieille dame se montre d'une impressionnante précision en ce qui concerne ses emplois, elle est d'une discrétion totale à propos de ses sentiments personnels et même des circonstances de ses engagements.

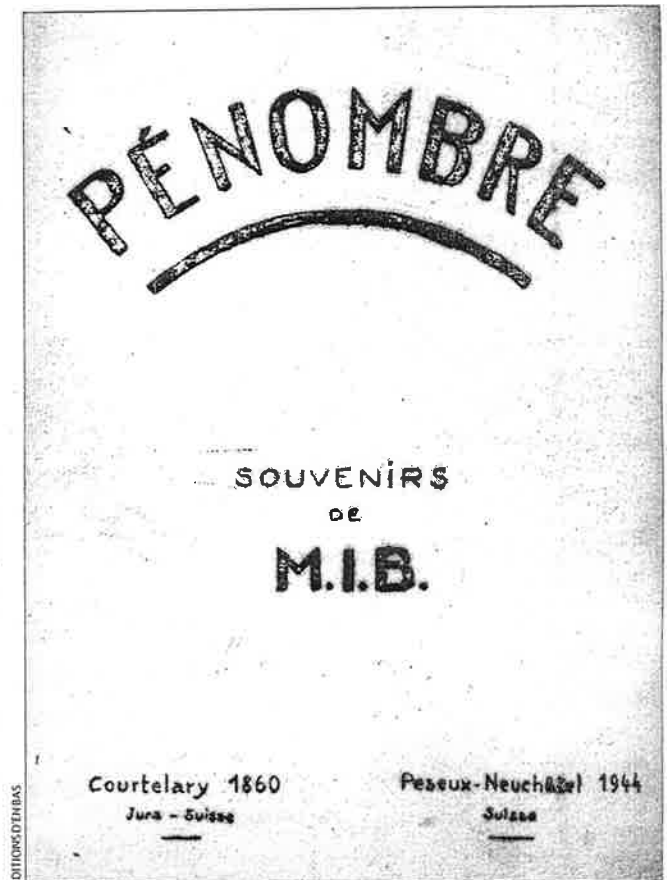
Comment, par exemple, a-t-elle obtenu le premier, chez le comte de Retz, chambellan de Louis II à Munich? En tout cas, cette jeune fille de 20 ans à peine assume avec énergie l'éducation de trois gaillards de 14, 12 et 10 ans, faisant en plus la lecture à la comtesse pendant que la dame peint «des choses charmantes». Les princes et les ambassadeurs sont les hôtes de la maison. Ils mènent une joyeuse vie que le suicide de Louis II ne trouble en rien. Ida profite des fêtes et des bals pour comparer les us et coutumes des différentes nations. Elle découvre la ville, la Bavière, le monde avec une

insatiable curiosité. A vrai dire, quand elle se souvient des excursions, ses récits ressemblent à des notices de Baedeker, comme le souligne Catherine Saugy dans sa bonne introduction. Même dans ses descriptions convenues, Ida manifeste pourtant une bonne culture et un grand désir d'apprendre.

Mais l'intérêt est ailleurs, dans ce regard porté d'en bas sur ce monde de la noblesse européenne. Un regard embué par le temps et l'affection, absolument pas critique: même si, en Angleterre surtout, la misère du peuple la choque, jamais Ida Blanchard ne remet en cause l'organisation sociale qui lui donne de si bons patrons. Sa relation est à lire comme un témoignage ethnographique sur les mœurs des «grandes maisons», avec cette tendance à l'embellissement qui caractérise ce genre d'écrits. De quoi se plaindrait-elle, d'ailleurs? Ses employeurs semblent l'apprécier et lui réserver de bons traitements, en Allemagne jusqu'en 1887, puis

au Royaume-Uni où elle restera jusqu'à la fin de la guerre. Pourquoi quitte-t-elle la Bavière? On saura seulement qu'elle part avec une amie et qu'elle trouve, à Brighton, une place dans un presbytère assez modeste. Un an après, la voilà chez un autre pasteur, fils cadet d'une famille noble que le souci de ses ouailles ne prive nullement des mondanités de son rang.

De poste en poste – les enfants grandissent, se marient, il faut bien chercher ailleurs même si des liens d'affection subsistent – Ida Blanchard se fait un tableau varié de la noblesse anglaise: chasse au renard, pêche au saumon, bals, visites et spectacles en hiver, bienfaisance. Elle côtoie des politiciens, assiste aux premières loges aux grandes festivités, tel le jubilé de la reine Victoria. Gouvernante, elle occupe une place ambiguë, entre les mondes parallèles des domestiques et des maîtres. Elle en dépeint le fonctionnement, comme Robert Altman dans le film *Gosford Park*. Une propriété qu'elle a bien



Couverture du manuscrit d'Ida Blanchard.

connue pour y avoir travaillé et «passé des vacances de rêve» dans le somptueux château, comme le souligne Catherine Saugy. Parfois aussi, ses employeurs l'emmènent en voyage sur le continent: Paris, l'Italie, Dresde, la Suisse aussi, mais toujours elle retrouve avec bonheur «l'exquise politesse anglaise».

En juillet 1914, elle devrait partir pour le pays, mais, cette année-là, on lui demande de retarder ses vacances. C'est ainsi qu'elle se trouvera bloquée à Londres, frontières fermées, jusqu'au printemps 1918. Elle s'établit alors à Peseux. Elle a 58 ans et 28 ans à vivre. De quoi? C'est un de ses nombreux mystères.